



Poétique du fait divers dans une bande dessinée à thématique pandémique

Gratien Lukogho Vaghenni

Institut Supérieur d'Oicha, RD Congo

vlukogho@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-2794-942X>

Reçu le 25-10-2022 / Évalué le 16-01-2023 / Accepté le 02-04-2023

Résumé

Le retentissement planétaire de la pandémie de Covid-19 a inspiré les artistes de tous les domaines. Des scènes insolites, pathétiques, dramatiques et tragiques, corollaires à cette pandémie, ont été poétisées par ces artistes. Tel est le cas de Séraphin Kajibwami, un bédéiste congolais qui, dans l'une de ses œuvres, peint le fait divers en temps de Covid. Cette étude rend compte des modalités énonciatives par lesquelles la bande dessinée *Les Chronique de Bukavu* du bédéiste sus-évoqué, dont le thème central évoque la pandémie de Covid-19, matérialise le fait divers. En analysant cette bande dessinée, grâce à la poétique et à la sémiologie picturale (pour les dessins), l'étude explore la vie des citoyens ordinaires, leurs souffrances, leurs luttes, leur résilience face à la pandémie et les actes posés par les uns et les autres.

Mots-clés : fait divers, bande dessinée, Covid-19

Poetic of « Fait divers » in a comic strip with pandemic topic

Abstract

The planetary impact of the covid-19 pandemic has inspired artists from various fields. Odd, pathetic, dramatic, and tragic scenes corollary to this pandemic have been poetized by these artists. Such as the case of Séraphin Kajibwami, a Congolese cartoonist who, in one of his works, paints discourse called « le fait divers » during the covid period. This study reports on the enunciative modalities by which comics-*Les Chroniques de Bukavu* by the aforementioned cartoonist, whose central theme evokes the covid 19 pandemic, materializes this « fait divers ». By analyzing this comic strip, thanks to poetics and pictorial semiology (for the drawings), the study explores the lives of ordinary citizens, their sufferings, their struggles, their resilience in the face of the pandemic and the action taken by one another.

Keywords: « fait divers », comic strip, covid-19

Introduction

Les évidences de la génétique du texte (De Biasi, 2000) soulignent que les événements ou les faits sociaux entraînent des créativités langagières. L'écrivain ou l'artiste s'inspire du factuel à l'instar des pandémies qui peuvent générer des imaginaires et des œuvres d'art. C'est ainsi que, concrètement, l'onde de choc causée par la pandémie de la Covid-19 a remodelé les pratiques artistiques. Il s'est agi des textes littéraires, des œuvres d'art picturales, des documents authentiques, des chansons, où l'écrivain ou, par ricochet, l'artiste est un témoin du monde et des drames que traverse l'humanité. Mais, au-delà du thème central que peuvent mettre en avant les œuvres d'art, des scènes insolites pullulent et semblent ne pas attirer l'attention des artistes et/ou ne font pas la *Une* des médias officiels. La nouvelle, la presse satirique, la bande dessinée, et bien évidemment, le roman policier ou d'espionnage font exception. Dans cette perspective, la fiction se confond souvent avec l'histoire réelle. Issue de l'imagination artistique, la fiction domine ainsi les œuvres et l'emporte sur le factuel.

Cette étude prend en compte la bande dessinée, *Les Chroniques de Bukavu* (2020), produite à Bukavu par le dessinateur et scénariste congolais Séraphin Kajibwami. Cette œuvre évoque la pandémie de la Covid-19 avec une emphase placée sur les faits divers. D'autres bandes dessinées et œuvres ont été produites voire distribuées aux élèves de certaines écoles de Goma, Bukavu, Butembo et Beni sur les épidémies et les pandémies principalement le sida, la Covid-19 (Mathe Kisughu, 2021) et l'ébola (Caritas Butembo-Beni, 2019). Ces bandes dessinées se limitent aux messages de sensibilisation sur les risques des pandémies et comment y faire face. Par conséquent, ces bandes dessinées ne sont que des documents authentiques. Tel est le cas de *Mauwa Nobel à l'école déconfinée* (2021). Bien qu'elle soit une œuvre produite sur commande à l'instar des autres, *Les Chroniques de Bukavu* de Kajibwami sort de l'ordinaire en termes d'esthétisation du fait divers.

Dans le champ culturel congolais, la bande dessinée s'avère prolifique. Un fait notable est que la bande dessinée congolaise promeut les langues nationales. Par ailleurs, cet art a déjà fait objet de beaucoup d'études pointues aussi bien aux Académies des Beaux-arts de Kinshasa et de Lubumbashi qu'à l'Institut National des Arts ou encore à l'Université Catholique de Kinshasa à l'instar d'innombrables travaux de Mbiye (1996) et ses disciples. La bande dessinée retenue s'inscrit dans une forme d'histoire immédiate. Aussi, cette étude s'arrête-t-elle au fait divers. L'étude décrypte les mécanismes esthétiques utilisés dans la bande dessinée sous étude pour poétiser et représenter les faits divers dans le sillage du thème, en toile de fond, de Covid-19.

1. Fondement conceptuel et ancrage méthodologique

1.1. Le fait divers, la nouvelle et la bande dessinée congolaise

La notion de *fait divers* vient du vocabulaire de la presse (Huy, 2017) et désigne l'actualité qui n'est pas à *la une* ou n'attire pas l'attention d'autres médias officiels et des pouvoirs publics. Parfois, il s'agit des histoires insolites, des anecdotes drôles, dramatiques, comiques ou effroyables qui constituent le quotidien du citoyen ordinaire. La caractéristique rhétorique du fait divers réside dans l'hyperbolisation des détails comme cela était le cas des récits naturalistes français du XIX^e siècle, principalement, dans le roman flaubertien ou encore zolien. Le fait divers, dans la presse satirique congolaise, qui attire souvent un vaste audimat, est véhiculé par la radio et la télévision. La presse écrite congolaise n'est pas en reste : elle reproduit ce fait divers dans les célèbres journaux satiriques comme *Le Gronon*, *Pilipili*, *Cocorico* (à Kinshasa) et *Degok* (à Goma). Dans les colonnes de ces journaux, le texte est souvent accompagné de dessins de caricature. Huy (2017 : 10) admet que *certain auteurs s'immergent dans le fait divers afin d'enquêter au plus près de ce qui s'est produit*. Généralement, *le fait divers*, dans la taxonomie des genres littéraires, s'apparente à la nouvelle au regard de la structuration de la trame. Mais, qu'est-ce qu'une nouvelle ? En effet, la nouvelle est un petit roman ou encore *a short novel* comme cela est attesté dans la terminologie de la critique littéraire anglo-saxonne. Selon Stalloni (2007), les caractéristiques de la nouvelle sont les suivantes :

- *Un seul sujet bref : anecdote, souvenir, faits divers de la vie ;*
- *Un récit bref avec une action concentrée et saisie à un moment décisif ;*
- *Un rythme rapide avec peu ou pas de digression comme dans un roman, les personnages sont décrits à l'aide de quelques traits distinctifs, lieux et objets très sommairement, en ne retenant que les détails les plus significatifs avec peu de personnages ;*
- *La publication se fait en recueil.*

Par ailleurs, force est de souligner que la nouvelle, dans le champ littéraire congolais, demeure l'un des genres les plus prolifiques à côté du conte et surtout de la bande dessinée comme l'admettait Kadima-Nzuji (2001). Ce critique estimait, en effet, que la bande dessinée avait investi le roman congolais. L'évidence est que le roman congolais postcolonial, qui accorde la part belle au fait divers, a adopté une posture intermodale. La littérature périphérique et la paralittérature artisanale à la congolaise témoignent bien de la présence de cette esthétique scripturale dont le lectorat demeure scolaire et étudiant. Concernant la bande dessinée, Riva (2006 : 389) dénombrait, à cette époque-là, une vingtaine de

revues essentiellement consacrées à cet art. Nous estimons qu'à l'heure actuelle, ce chiffre est crescendo au regard de l'émergence des maisons de culture et du foisonnement des concours de la bande dessinée, genre incontestablement investi par la jeunesse scolaire aux niveaux de la création et de la réception. Les thèmes les plus littérisés ou représentés dans les bandes dessinées sont issus de la vie courante.

1.2. De l'approche méthodologique

L'étude recourt à deux principales méthodes d'analyse, du reste complémentaires : d'abord, la poétique, axée sur le « fait divers », une des marques de la nouvelle. Cette poétique, appréhendée dans une approche esthétique, cible le thème de la pandémie de Covid-19 en creusant les contours singuliers dans les faits divers représentés. Puis, il s'agit de la sémiologie picturale inspirée des postulats avancés par le Groupe μ (1992), une théorie ancrée dans la rhétorique de l'image. Concrètement, dans son opérativité, cette approche combine l'analyse de deux ressources : l'image et les textes contenus dans les bulles et les encarts. Cette analyse cerne les signifiants, les signifiés et les référents (principalement textuels) des images et des textes. Les avis de Groensteen (2007), pour lire une bande dessinée, sont pris en compte. Cette sémiologie picturale permet de comprendre la modalité énonciative singulière par laquelle la bande dessinée charrie des signes et des significations pouvant imprimer, au fait divers lié à la Covid-19, une coloration particulière.

1.3. Le corpus

Le corpus, qui fait objet de cette étude, est une bande dessinée intitulée *Chroniques de Bukavu*. L'énoncé titrant annonce la dimension des histoires insolites à travers le lexème « chroniques » à la manière des récits populaires qu'on appelle *masolo*, *ma romans*, *bisodos*, *haushalange* (au lieu de haushangale), *bibonde*, sociolectes populaires relayés dans l'Est de la République Démocratique du Congo par les émissions radiophoniques et la presse écrite satirique. Par ailleurs, cet énoncé titrant voile le message sur la pandémie alors que, sur le plan plastique, tous les personnages présentés sur le dessin du frontispice portent le masque comme marque identitaire et événementielle de la pandémie évoquée qui défraye la chronique de l'actualité.

Cet album de bande dessinée comprend dix-huit planches regroupées en quatre parties. D'abord, la première partie intitulée *Résistances 2020*, comprend cinq

planches. Ensuite, la deuxième, intitulée *Pendant ces temps-là sur les bords du Lac Kivu...comprend trois planches*. Puis, la troisième partie intitulée, *L'impact sur les jeunes est difficile en cette période...mais qu'en est-il sur les professeurs... ?* comprend trois planches. Enfin, la dernière, intitulée, *Maintenant, je t'emmène dans les tumultes de la vie de Bukavu, suis-moi, et allons lire les prochaines planches*, s'étend sur cinq planches. Toute la bande dessinée est en couleurs. Comme la majorité des bandes dessinées, celle-ci comprend aussi bien, dans l'espace énoncif, les dessins dans les vignettes que les paroles dans les bulles, les encarts et les idéogrammes qui occupent l'espace énonciatif. Ces planches, dans leur modalité énonciative, narrative et esthétique, prennent les marques de la nouvelle. Certes, quelques événements présentés dans cette bande dessinée ont été tirés des faits réellement vécus à Bukavu, et ont, par la suite, été rapportés par les journaux satiriques. Mais, cette étude prend le versant de la vraisemblance qui singularise les faits divers rapportés dans une dimension de l'imaginaire.

2. Le fait divers dans *Les Chroniques de Bukavu*

À la manière de la brutalité avec laquelle la pandémie est apparue et des conséquences fâcheuses constatées, la première partie de cette bande dessinée commence *in medias res* comme cela se perçoit dans la première vignette avec des paroles en bulles en dialogue qui s'énoncent de cette manière :

- *Cher Amani, ressentez-vous la menace du coronavirus sur la vie de nos parents ?*
- *Bien sûr ! Écoute ce que dit Gratien, le coordonnateur de SOS/Sida.*

D'emblée, cette interaction plonge le lecteur dans un cadre révélateur des thématiques des maladies. Le port du masque, par les personnages, comme on le voit sur tous les personnages de cette planche, l'évocation des lexèmes comme « patient » témoignent de cette thématique. Bien plus, l'énoncé « SOS Sida » est un fait divers renforcé par les paroles enchâssées et les actions des personnages représentées dans les vignettes suivantes. Le récit promène le lecteur dans un microcosme sociétal des personnes vivant avec le VIH/Sida. Les paroles de Gratien, telles qu'annoncées par le deuxième interlocuteur s'énoncent ainsi :

Le coronavirus est une vraie menace pour l'assistance médicale que SOS Sida offre aux malades. Nous sommes aujourd'hui confrontés aux conséquences de cette pandémie. Nos partenaires et donateurs ne peuvent plus organiser de festivals ou d'autres activités culturelles qui permettent de collecter des dons. Sans ces dons, il nous sera difficile d'acheter des médicaments pour les malades et d'assurer la prise en charge du personnel. L'espoir est menacé, mais il nous est permis d'espérer (Kajibwami, 2021 : 1).

Cette longue explication en bulle sonne comme une description des faits. En effet, toute la planche représente des scènes où les populations et des groupes particuliers ont tenté de s'organiser pour survivre ou de s'adapter à cette pandémie. Dans une société où les stigmatisations affectent certaines couches des personnes vulnérables comme celles vivant avec le VIH / sida, les infodémies ou les rumeurs sont mises en avant pour alarmer les populations. Les rumeurs sont véritablement les marques des faits divers. L'extrait suivant témoigne bien du rôle de la rumeur infodémique dans la construction discursive des faits divers :

Au quartier et dans les transports en commun, les gens racontent que corona-virus est venu pour nous étant donné que nous avons un système immunitaire faible. Nous pourrions être les premiers à mourir (Kajibwami, 2021 : 1).

Les lexèmes « quartier/ transport en commun » et surtout l'énoncé « les gens racontent », sur un ton pathétique, soulignent la prégnance de la rumeur dans la parlure, l'imaginaire et les pratiques informationnelles ambiantes lorsque l'humanité subit une psychose de cette ampleur. Les informations officielles sont littéralement ignorées au profit des faits divers. Dans la même veine des faits divers dominant cette partie, nous soulignons la représentation des actes posés par certaines personnes à la suite de cette pandémie :

Le CIAPS, notre centre, a offert au jeune Akili une machine à coudre et un rouleau de tissu certifié (...) il a confectionné plus de 4000 masques qu'il a offerts au CIAPS (Kajibwami, 2021 : 1).

Ces paroles en bulles sont suivies d'actions où les personnages distribuent des masques et sensibilisent les populations sur mesures de protection. Les faits divers sont encore éloquentes lorsque les planches suivantes évoquent les souffrances endurées par les populations des milieux défavorisés où la précarité s'avère criante : *Souvent, certains parcourent plusieurs kilomètres pour arriver à un hôpital* (Kajibwami, 2021 : 2). Ce discours d'un médecin est un encart d'une vignette qui représente un fait divers à suspense. En effet, on voit sur la planche, une foule de gens qui accompagne quatre personnes transportant un malade sur un brancard d'infortune. En face, une femme, visiblement dépitée, aux yeux écarquillés, se tient debout en plaignant la procession. Le décor de l'arrière-plan souligne, avec un ton pathétique, qu'il s'agit d'un village où règne la précarité ou encore la pénurie des services de santé.

La quatrième planche focalise l'attention sur les mesures de protection coercitives telles qu'elles sont représentées par les dessins et les paroles en bulle. En effet, les dessins emphatisent sur les regards d'un médecin, les idéogrammes en points d'interrogation et d'exclamation qui entourent les têtes d'autres personnages.

Ces idéogrammes sont corroborés par les paroles suivantes du médecin :

Pourquoi ne vous protégez-vous pas ? C'est l'heure de rendre visite aux malades et vous ne portez pas les équipements de protection ? N'êtes-vous pas au courant des risques sanitaires actuels ? 43% du personnel soignant de notre province sont infectés par la covid-19 (Kajibwami, 2021 : 4).

Ces paroles en bulles accompagnent la représentation iconique d'un cadre hospitalier où le personnel est paradoxalement le premier à ne pas respecter les mesures de protection. Ce paradoxe dévoile un ton moqueur à l'endroit du personnel de santé. Les paroles du médecin directeur sonnent comme un ordre et une explication sur la pandémie. Cette partie se clôt par un élan des faits divers qui thématisent les inquiétudes.

La deuxième partie revient sur les mesures de protection, ce qui transforme la bande dessinée en une forme de document authentique. Les propos suivants attestent notre assertion :

- *Akili prend trop de risques avec ce virus. Un proverbe dit que seul un idiot mesure la profondeur de l'eau avec ses pieds* (Kajibwami, 2021 : 7) ;
- *Papa, je ne peux pas rester enrhumé chaque matin au soir. Je sais ce que je fais* (Kajibwami, 2021 : 8) ;
- *Tu dois comprendre qu'en sortant, qui plus est sans masque, tu t'exposes également !* (Kajibwami, 2021 : 8) ;
- *Il faut qu'Akili comprenne que la situation est sérieuse. Sans protection, le virus peut contaminer toute la famille* (Kajibwami, 2021 : 8).

Le narrateur nous plonge dans un cadre de vie où les restrictions sont imposées à la population. Malgré ces mesures, les jeunes réfractaires sortent au-delà des heures fixées par les autorités. La psychose est ici représentée à travers un fait divers familial où les parents s'inquiètent du libertinage des enfants. Cette inquiétude se lit dans les yeux écarquillés du père et les idéogrammes entourant la tête de ce dernier à la suite des propos tenus par le fils Akili. En effet, les propos tenus par ce dernier, dans la deuxième séquence, soulignent la privation de la liberté de mouvements et la gêne imposée entraînées par l'enfermement ou le confinement. Les énoncés « Tu dois comprendre/ Il faut qu'Akili comprenne (...) » dévoilent des ordres auxquels sont soumises les populations dans ce contexte. Le même élan de restrictions se profile dans les énoncés et les dessins de la page 9 où le discours revient sur les astuces montées par les citoyens ordinaires pour braver les mesures de restriction. Les propos suivants illustrent cela :

- *Ils (les policiers) sont partout et arrêtent beaucoup de personnes pendant le couvre-feu. Avant-hier, nous avons pris notre bière dans l'arrière de la boutique d'une pharmacie. Nous étions tranquilles et inaperçus jusque tard dans la nuit*
- *On m'a déjà arrêté deux fois pour non-port de masque. J'ai dû payer des amendes (Kajibwami, 2021 : 9).*

Ces propos sont inscrits dans le cadre descriptif d'un bistrot où les détails des faits divers de la vie sont étalés à la faveur de l'ivresse. En effet, au regard de la pandémie et des mesures de protection, certaines personnes habituées jadis à une liberté de mouvement, se sont retrouvées dans l'inconfort. Le suspense convoque le lecteur à relire les interactions verbales, les actes de langage en vue de déceler l'issue du récit à la suite des actes posés.

La troisième partie de cette bande dessinée peint, sur un ton pathétique, les faits divers dans les familles de certaines personnes ayant perdu leur emploi à cause de la pandémie. La corporation la plus vulnérable évoquée dans cette partie est celle des enseignants. La vignette introductive de cette partie est suggestive en ces termes de l'encart : « Ombeni est enseignant, les écoles étant fermées, tourne en rond ». En effet, à la suite de cet énoncé, le dessin représente un personnage maigre, assis seul dans sa maison. Devant lui, sur une table d'infortune, s'entasse une pile de livres. À l'entrée de la porte du salon, on voit un autre personnage, probablement l'épouse d'Ombeni. Sur la tête de l'homme, des idéogrammes (!?) suggèrent un désarroi, marque évidente du suspense. La vignette suivante montre le même personnage debout dont les pieds semblent marcher en rond. Les idéogrammes nuageux permettent de comprendre le dilemme du personnage. Par une description caricaturale, la grosse tête par rapport aux parties inférieures semble souligner les dilemmes qui trottent dans le cerveau du personnage dont les problèmes demeurent insolubles. La troisième vignette montre que le personnage est sorti de la maison. L'air fatigué, le personnage porte une farde à son bras gauche et s'adresse à son épouse : « Je pars à la recherche d'un travail en ville ». Cette décision est corollaire à la précarité d'un agent de l'État, non payé. Les encarts et les vignettes suivants montrent un personnage qui sillonne la ville, lisant des affiches d'offre d'emploi. Faute de mieux, le personnage décide de se rendre sur un chantier de construction d'une maison. Les propos suivants soulignent ce fait divers :

- *Pouvez-vous me prendre pour travailler avec vous sur le chantier ?*
- *Bien sûr ! Si tu as assez de force pour soulever le mortier ! (Kajibwami, 2021 :11).*

Dans les vignettes suivantes, on voit Ombeni frêle, en train de transporter des mortiers des moellons. L'aporie de cette planche, à la neuvième vignette, annonce une catastrophe. Il est énoncé ceci en encart : « ...un éboulement survient tuant plusieurs personnes ». Un personnage constate le pire et s'écrie : « Venez voir par-là, l'enseignant est décédé ». Ce fait divers, au ton tragique, souligne les cas des victimes collatérales de la pandémie qui a entraîné des chômages et des pertes d'emplois. La planche suivante revient sur des violences subies par cette même classe d'enseignants lors des revendications salariales en période de confinement :

Vous voyez ? On nous dit de reprendre les cours alors qu'on nous paie un salaire très insignifiant. Comment allons-nous vivre avec cela pendant cette période difficile ? Et nos collègues enseignants qui n'ont pas de matricule, ils travaillent, mais ne sont pas payés (Kajibwami, 2021 :12).

La protase de cette planche souligne la décision des enseignants en vue d'exprimer leur colère en ces termes :

Trop c'est trop ! L'État doit payer les salaires qu'il nous avait promis. Nous allons marcher pour réclamer la mise en application des accords de Bibwa.

Le narrateur récupère le fait divers lié à la précarité de cette corporation des enseignants à travers les lexèmes « les accords de Bibwa ». En effet, il s'agit, dans le contexte congolais, des accords où l'État s'était engagé à majorer les salaires des enseignants et de payer ceux qui ne l'étaient pas encore au sortir du confinement. L'aporie de cette planche met en scène une opposition et une épreuve de force : D'abord, un bras de fer entre le pouvoir et le peuple. On voit les policiers armés en train de molester les enseignants comme le témoignent les idéogrammes « Boom ». Ensuite, les propos du maire traduisent une opposition : « Commandant, il y a des fauteurs de trouble devant la mairie et ils menacent l'ordre public. Aidez-nous à les chasser d'ici ! ». La violence transparaît dans les propos méprisants à l'encontre des enseignants considérés comme des « fauteurs de trouble ». Par ailleurs, les énoncés figurant sur les affiches et les pancartes sont les suivants : « Nous, les enseignants, nous demandons le respect des accords de Bibwa ». Certes, ces revendications salariales des enseignants peuvent paraître gênantes pour un pouvoir préoccupé par la gestion de la crise sanitaire, mais la violence pour réprimer les manifestants entre dans la dynamique des faits divers qu'on rencontre dans le contexte congolais. Ainsi, en pareilles circonstances, les policiers extorquent les citoyens et molestent les manifestants. Cela est dit dans les paroles contenues dans une bulle sur un ton pathétique et plaintif : « Oh ! Laisse mon téléphone ! ». La clause de cette planche représente une image de manifestants épuisés, blessés ou incarcérés.

Dans la même partie, un autre fait divers ressort à travers l'audace d'un élève qui, las de son oisiveté suite au confinement, décide d'écrire au Président de la République pour réclamer la réouverture des écoles :

- *Bonjour papa ! J'écris une lettre au Président de la République*
- *Tu veux lui dire quoi ?*
- *Je lui demande d'autoriser la réouverture des écoles. J'en ai marre de rester à la maison sans rien faire ! Les écoles sont fermées, mais les marchés, les bars et les églises sont ouverts. Je trouve ça injuste (Kajibwami, 2021 : 13).*

Dans ces échanges, nous lisons visiblement les méfaits de la pandémie sur la vie scolaire des élèves et les injustices que dénonce le personnage. Sur la même planche, on voit les cours reprendre, mais curieusement, l'élève qui a eu l'audace d'adresser une lettre au Président de la République arrive à l'école, accompagné par son papa, à l'école sans porter le masque. Un policier, placé à l'entrée de l'école, tient des propos catégoriques : « Si on ne se protège pas, on peut contaminer les autres et propager le virus. Les autorités seraient obligées de nous confiner et de fermer les écoles ». Convaincus, les deux personnages se précipitent à la pharmacie pour aller acheter un masque. Au-delà du ton comique, ce fait divers souligne non seulement comment la pandémie a transformé le *modus vivendi* des populations et souligne les risques encourus en cas de non-respect des mesures de protection.

La quatrième et dernière partie de cette bande dessinée commence le récit par une présentation en gros plan de la Commune de Kadutu. La deuxième vignette nous paraît suggestive : elle présente, en avant-plan, un jeune homme pieds nus en position accroupie devant un robinet. Ce garçon tient son menton, attitude qui semble exprimer le désespoir dû à la carence d'eau. En arrière-plan, on voit une femme en train d'étaler les habits. Et, à l'extrême, un homme, tenant une radio, est assis devant un enfant. Les propos qui résonnent de la radio sont évoqués dans la bulle grâce à un phylactère indiciel :

Bonjour ! Au sommaire de ce journal, les autorités annoncent la gratuité de desserte en eau et en électricité durant toute la période de la covid-19 (Kajibwami, 2021 : 15).

Ce discours rappelle l'esthétique de l'intermédialité où des différents types de médias font des intrusions et des chevauchements les uns dans les autres. Concrètement, il s'agit ici des informations issues de la radio. La Une du journal radiodiffusé revient sur l'actualité ambiante : la pandémie de Covid-19. Après l'écoute des propos venant de la radio, l'homme, visiblement fâché, s'adresse à son épouse qui échange avec lui :

- *Ils ne sont pas sérieux ! Cela fait 14 mois que l'eau ne coule plus dans nos robinets ! À quoi la rendre gratuite si nous n'y avons pas accès ?*
- *Attendons voir. Peut-être que la Régie des eaux va enfin nous donner de l'eau*
- *Moi, je n'y crois plus. La Régie des eaux est incapable de tenir ses promesses* (Kajibwami, 2021 :15).

Le fait divers réside dans le contraste ironique, voire pathétique : comment peut-on annoncer la gratuité de l'eau qui n'arrive plus ? La réplique de la femme n'est pas de nature à rassurer l'homme. La réalité des faits est que, comme à l'accoutumée, lorsqu'il y a carence d'eau, les populations se ravitaillent à partir du Lac Kivu et de la rivière Ruzizi. À la cinquième vignette, on peut voir un autre personnage apparaître : une fillette. La femme lui adresse les paroles suivantes : *Bety et Safari, prenez les bidons et allez puiser de l'eau pour que je puisse finir la lessive* (Kajibwami, 2021 :15).

La clausule du récit souligne une fin tragique, car Bety va se noyer. En effet, cette planche traduit le fait divers à suspense dans la mesure où le lecteur voudrait savoir l'issue du récit. La noyade accorde à cette planche un ton tragique. Nous constatons qu'en période de pandémie, les pouvoirs publics, ici tournés en dérision, ont affiché des défaillances à fournir des services pour des besoins de première nécessité comme l'eau et l'électricité. Ceci imprime au récit un ton ridicule. Face à la pénurie du nécessaire pour une société qui vit au jour le jour de moyens expédients, le discours de doute, tel qu'exprimé par l'homme, au début du récit, et la mort tragique qui clôt le récit, sémiotisent une crise permanente indépendamment de la pandémie. La précarité de la vie est encore évoquée dans cette partie où la pandémie semble avoir aggravé la crise des citoyens de classes moyennes et surtout défavorisées comme nous le témoigne ce dialogue :

- *Combien coûte cette boîte de fil ?*
- *Deux mille francs !*
- *Quoi ? Mais hier je l'ai achetée à 1000FC ?*
- *Ma fille, le prix des marchandises ne cesse de grimper à cause de la crise*
- *Les prix ont doublé sur tous les articles, je ne pourrai pas payer une nouvelle bobine de fil...* (Kajibwami, 2021 : 16).

La jeune fille Marie profite de son temps de confinement pour vendre les gants confectionnés par sa mère qui n'a que cela comme métier. Le capital de toute la famille se fonde sur la vente de ces gants et l'achat des bobines. Cette dernière conversation entre Marie et une marchande des produits de couture revient sur les effets de la pandémie sur la vie des citoyens à travers l'étonnement et

l'interrogation de Marie (Quoi ?) et les énoncés suivants : *les prix ne cessent de grimper/ les prix ont doublé sur tous les articles*. Ce ton annonce une atmosphère pathétique. Les familles les plus défavorisées, qui luttent chaque jour, ont vécu le confinement comme une incarcération psychologique. Le dernier énoncé, corollaire au dessin qui représente le personnage Marie, très déçue, contraste avec la vignette précédente qui représente le même personnage arborant un large sourire et de l'argent après l'écoulement des marchandises. Ce changement brusque de la situation semble traduire la célérité avec laquelle les effets ravageurs de la pandémie avaient affecté la vie des citoyens. Quand Marie arrive à la maison, la description de la souffrance est encore vivace à travers ces deux séquences d'interactions verbales :

- *Prends ! Il me reste encore un peu d'argent. Achète de la farine de maïs, du poisson et de l'huile à la boutique du coin. Ça nous aidera à tenir deux jours*
- *Et après, ça passera comment ? Mes parents ne peuvent plus travailler* (Kajiwami, 2021 : 16).

La deuxième planche porte sur un fait divers relatif à la brutalité policière, laquelle brutalité entraîne une mort d'homme. Dans la troisième vignette, on présente un policier qui apostrophe un chauffeur d'un bus :

- *Monsieur le chauffeur, tu ne portes pas le masque, alors que c'est obligatoire, descends du bus !*
- *J'ai mon masque, mais si je le porte, je ne peux plus respirer...*
- *Je t'ai dit de descendre du bus !*
- *Lâchez-moi, Monsieur l'agent ! Laissez-moi faire mon travail*
- *Pas question ! Je t'arrête puisque tu refuses d'obéir*
- *PAN !*
- *Eh ! Arrêtez-le ! Il vient de tuer quelqu'un* (Kajiwami, 2021 :17).

Cette altercation, qui s'est soldée par la mort du chauffeur, souligne comment les populations ont été confrontées à des brutalités et à des tortures en période de pandémie. Bien plus, les défaillances des services de sécurité sont évoquées dans la mesure où, en l'absence d'arguments convaincants pour coller d'éventuelles infractions farfelues aux populations, la police est prompte à tirer avec une arme à feu. Une fois encore, le suspense revient avec force pour attirer le lecteur à découvrir le dénouement de la scène.

Conclusion

Cette étude souligne comment, à la manière de la littérature, la bande dessinée représente le monde et les événements. Concrètement, dans la bande dessinée analysée, le fait divers fonctionne comme un motif consécutif au thème principal

qu'est la pandémie de coronavirus. En d'autres termes, le fait divers apporte des informations concrètes sur l'événement planétaire et la manière dont les gens s'adaptent à l'atmosphère ambiante. Les empreintes esthétiques du fait divers se situent sur trois versants : d'abord, la capacité de tenir le lecteur en haleine et d'instaurer un suspense. Ensuite, la polyphonie de tons qui s'entremêlent dans la relation des actes posés/de langage et la peinture des personnages confrontés à la pandémie de Covid-19 : on passe du pathétique au ridicule et du tragique au comique. Enfin, les empreintes sont perceptibles à travers cette capacité de transformer le factuel réel en fiction. Certaines couches sociales défavorisées sont ici ciblées et leur cri de détresse ou encore leur résilience sont bien représentés. Par ailleurs, le dessin apporte une coloration particulière aux discours ambiants comme les infodémies. Étant donné que les bandes dessinées sur les pandémies sont prolifiques dans le contexte congolais, il serait intéressant d'évaluer l'appropriation de ces œuvres d'art par les lecteurs. Une telle étude serait la bienvenue.

Bibliographie

- Caritas Butembo-Beni. 2019. *Notre contribution contre ebola...et autres poèmes. Recueil des poèmes pour la sensibilisation contre la M.V.E en diocèse de Butembo-Beni*. Butembo : Éditions Ishango.
- De Biasi, P.-M. 2000. *La génétique des textes*. Paris : CNRS.
- Groensteen, T. 2007. *La bande dessinée : mode d'emploi*. Bruxelles : Les Impressions Nouvelles.
- Groupe µ. 1992. *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*. Paris : Seuil.
- Huy, M. T. 2017. *Les écrivains et le fait divers. Une autre histoire de la littérature*. Paris : Flammarion.
- International Medical Corps. 2020. *Mauwa Nobel à l'école déconfinée*. Goma : IMC Éditions.
- Kadima-Nzuzi, M. 2001. « L'adaptation de textes narratifs à la bande dessinée : le cas congolais ». *Notre librairie*, n° 145, p. 52-57.
- Kajibwami, S. 2021. *Les Chroniques de Bukavu*. Bukavu : AAD Éditions.
- Kisughu, M. 2021. *Tujikinga na corona virus-19* (Pièce de théâtre). Butembo : Éditions Caritas.
- Mbiye, H. 1996. *La Religion des bulles. Annales du discours religieux dans la bande dessinée africaine d'expression française*. Thèse de doctorat inédite. Louvain-la-Neuve. Université Catholique de Louvain.
- Riva, S. 2006. *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa*. Paris : L'Harmattan.
- Stalloni, Y. 2007. *Les genres littéraires*. Paris : Armand- Colin.